

Extrait 1 : Prologue

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après
– j'allais mourir à mon tour –
j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que
je mourrai,
l'année d'après,
de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tri-
cher, à ne plus savoir,
de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,
l'année d'après,
comme on ose bouger parfois,
à peine,
devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir
faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui
réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,
l'année d'après,
malgré tout,
la peur,
prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,
malgré tout,
l'année d'après,
je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur
mes traces et faire le voyage,
pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision
– ce que je crois –
lentement, calmement, d'une manière posée
– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout préci-
sément, n'ai-je pas toujours été un homme posé ?,
pour annoncer,
dire,
seulement dire,
ma mort prochaine et irrémédiable,
l'annoncer moi-même, en être l'unique messenger,
et paraître
– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en
toutes circonstances et depuis le plus loin que j'ose me
souvenir –
et paraître pouvoir là encore décider,
me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément,
toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard
et tant pis),
me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion
d'être responsable de moi-même et d'être, jusqu'à cette extré-
mité, mon propre maître.

Extrait 2.

Tu es là, devant moi,
je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans mot,
à te mettre debout devant moi pour m'accuser sans mot,
et je te plains, et j'ai de la pitié pour toi, c'est un vieux mot,
mais j'ai de la pitié pour toi,
et de la peur aussi, et de l'inquiétude,
et malgré toute cette colère, j'espère qu'il ne t'arrive rien de
mal,
et je me reproche déjà
(tu n'es pas encore parti)
Le mal aujourd'hui que je te fais.

Tu es là,
tu m'accables, on ne peut plus dire ça,
tu m'accables,
tu nous accables,
je te vois, j'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais
enfant,
et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre
existence,
qu'elle est paisible et douce
et que je suis une mauvais imbécile qui se reproche déjà d'avoir
failli se lamenter,
alors que toi,
silencieux, ô tellement silencieux,
bon, plein de bonté,
tu attends, replié sur ton infinie douleur intérieure dont je ne
saurais pas même imaginer le début du début.
Je ne suis rien,
je n'ai pas le droit,
et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,
je serai moins encore,
juste là à me reprocher les phrases que j'ai dites,
à chercher à les retrouver avec exactitude,
moins encore,
avec juste le ressentiment,
le ressentiment contre moi-même.

Louis ?

LOUIS.-Oui ?

ANTOINE.- J'ai fini.

Je ne dirai plus rien.

Seuls les imbéciles ou ceux-là, saisis par la peur, auraient pu

en rire.

LOUIS.-Je ne les ai pas entendus.

Explication linéaire 2, vers 185 à 227, *Juste la fin du monde*, Partie 2 scène 3, 1990

Extrait 3.

Louis. – Après, ce que je fais,
je pars.

Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard,
une année tout au plus.

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore
(après, j'en aurai fini) :

c'est l'été, c'est pendant ces années où je suis absent,
c'est dans le Sud de la France.

Parce que je me suis perdu, la nuit, dans la montagne,
je décide de marcher le long de la voie ferrée.

Elle m'évitera les méandres de la route, le chemin sera plus
court et je sais qu'elle passe près de la maison où je vis.

La nuit, aucun train n'y circule, je ne risque rien
et c'est ainsi que je me retrouverai.

À un moment, je suis à l'entrée d'un viaduc immense,
il domine la vallée que je devine sous la lune,
et je marche seul dans la nuit,
à égale distance du ciel et de la terre.

Ce que je pense

(et c'est cela que je voulais dire)

c'est que je devrais pousser un grand et beau cri,
un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée,
que c'est ce bonheur-là que je devrais m'offrir,

hurler une bonne fois,

mais je ne le fais pas,

je ne l'ai pas fait.

Je me remets en route avec seul le bruit de mes pas sur le
gravier.

Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

Juste la fin du monde, Épilogue, par Jean-Luc Lagarce.

Juillet 1990
Berlin.